

ALFRED REBOUX  
Propriétaire-Gérant

ALFRED REBOUX  
Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS:  
Paris-Trouvage: Trois mois... 12.00  
Six mois... 22.00  
Un an... 38.00

INSERTIONS:  
Annonces: la ligne... 1.50 c.  
Réclames: ... 1.30 c.  
Faits divers: ... 1.00 c.

# JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL, COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

**BOURSE DE PARIS**  
30 JUIN  
(Service gouvernemental)

5 0/0	84 10
4 1/2	84 30
3 0/0	104 00
1 <sup>er</sup> JUILLET	
5 0/0	63 92 1/2
4 1/2	95 00
3 0/0	104 07
Bourse particulière du Journal de Roubaix	
Banque de France	3840 00
Société générale	558 00
Crédit foncier de France	910 00
Chemins autrichiens	630 00
Lyon	935 00
Est	556 00
Ouest	597 00
Nord	1217 00
Midi	706 00
Suez	686 00
Péruvien	62 1/2
Actions	
Banque ottomane (ancienne)	545 00
Banque ottomane (nouvelle)	562 00
Industries cour	25 30
Mobilier	200 00
Tour	42 40

**DEPÊCHES COMMERCIALES**  
Service particulier du Journal de Roubaix

New-York, 1<sup>er</sup> juillet.  
Change sur Londres, 4.87 1/2; change sur Paris, 5.15  
Valeur de l'or, 117  
Café good fair, 17 1/2  
Café good cargoes, 18 1/4.  
Marché très-ferme.

Havre, 1<sup>er</sup> juillet.  
Marché inanimé, demande à peu près sans la moindre pression.

Liverpool, 1<sup>er</sup> juillet.  
Cotons: Ventes 10,000 b. Disponible mieux tenu.

New-York, 1<sup>er</sup> juillet.  
Cotons: 15 1/4.

Dépêches affilées à la Bourse de Roubaix

Liverpool, 1<sup>er</sup> juillet.  
Ventes 10,000 b. Upland-Orléans 11 1/4. Livrables, calmes.

Havre, 1<sup>er</sup> juillet.  
Cotons 500 b. Calmes juillet 91, recettes 4,300.

New-York, 1<sup>er</sup> juillet.  
Recettes 15 1/4.

## ROUBAIX 1<sup>er</sup> JUILLET 1875.

### LETTRE DE PARIS

Correspondance particulière du Journal de Roubaix

Paris, 30 juin.  
Nous avons déjà le prétexte des luttes au sujet de la dissolution. On se bat à coups d'ordre du jour. Les gauches vou-

laient, comme vous savez, enterrer la troisième lecture du projet de loi sur l'enseignement supérieur, afin d'arriver plus vite à la dissolution; elles ont échoué.

Puis est venue la déclaration des présidents des trois gauches faisant sommation à tous leurs collègues d'arriver à s'abstenir de tout amendement et de toute discussion prolongée. Vous avez vu qu'à propos des chemins de fer, un député de la gauche, M. Brunet, a protesté contre ce système de mutisme. Hier, autre protestation d'un autre député de la gauche, M. Pascal Duprat, qui a dit qu'il ne croit pas trahir la république, lui républicain, en prolongeant une discussion qui touche aux intérêts du travail, ce patrimoine sacré du grand nombre. (Très bien! très bien! à droite). Il comprend qu'on ait hâte d'arriver à la discussion des lois constitutionnelles qui doit conduire l'Assemblée au terme de ses travaux. Il sera donc court mais il ne saurait accepter l'étrange arrêt du silence. (Très bien! à droite).

Plusieurs fois, pendant cette discussion des chemins de fer, les gauches ont voulu faire prononcer la clôture, mais elles ont toujours échoué. Hier encore, à la fin de la séance, elles ont obtenu un petit succès, en faisant écarter de l'ordre du jour le projet de loi relatif au monopole des tabacs. La droite a voté pour, la gauche contre. Sous une autre forme, c'était toujours la guerre des dissolutionnistes et des anti-dissolutionnistes: elle se renouvelle tous les jours.

Mais voilà que les inondations deviennent une cause de force majeure pour empêcher les élections générales d'avoir lieu cette année; car les départements inondés vont être beaucoup trop troublés dans leur existence pour pouvoir s'occuper cette année des élections.

On remarque beaucoup l'insertion à l'Officiel de la note relative à la souscription du Grand-Orient. Cette note stipule inscription au nom de la *Maçonnerie Française*. C'est la première fois que pareil concours officiel est donné à l'initiative maçonnique.

Au sein de l'union républicaine a été très sérieusement agitée la question de savoir s'il ne conviendrait pas de renvoyer au mois d'octobre la session départementale d'août, afin de faire la dissolution dans l'intervalle.

MM. les députés radicaux comprennent que l'ordre du jour de l'Assemblée ne pourra être épuisé pour le mois d'août; en outre, ils voient dans les conseillers généraux actuels beaucoup de leurs futurs successeurs et craignent qu'ils ne profitent de la prochaine session départementale pour préparer leur candidature. Enfin, ils croient que les circonstances leur seraient peu favorables pour retourner en province et se mettre en rapport avec les électeurs.

Le monde diplomatique suit attentivement la polémique des journaux russes et anglais.

On a remarqué particulièrement l'étude publiée par le dernier numéro de l'Economist, sur la population comparée des Etats de l'Europe, et l'on prend en très sérieuse considération l'agrandissement notable obtenu par celle de l'Angleterre depuis un demi-siècle.

Il est facile de saisir l'importance de ce fait, alors que chaque pays s'efforce d'armer toute sa population. Dans l'hypothèse d'une alliance avec un état continental, le contingent que pourrait fournir l'Angleterre deviendrait assez respectable pour peser efficacement sur les résolutions belliqueuses que l'on

assure être dans la pensée de certains hommes politiques.

Au sujet des rumeurs qui persistent à se renouveler dans les cercles diplomatiques, on ne doute pas que l'intervention Anglaise ne soit appelée à continuer le rôle qu'elle s'est donné, à la satisfaction générale. Mais que l'entente d'une entente arrêtée entre l'Angleterre et la Russie ne puisse pas moins être officiellement avouée, on peut la regarder comme un fait accompli en ce qui concerne la question asiatique: au point de vue du statu quo européen. On est convaincu à Saint-Petersbourg que s'il risqué d'être troublé violemment, c'est plutôt du côté de la Vistule, que sur la rive gauche du Rhin, et l'on pense que l'influence pacificatrice du cabinet de St-James réussira à écarter même la possibilité d'un conflit.

C'est en ce sens surtout que les organes russes se félicitent de l'introduction de l'Angleterre dans le concert des trois Empires.

A Paris, les travaux du bâtiment reprennent avec une activité qui ne s'était pas vu depuis la guerre.

P.S. — M. Buffet est arrivé, ce matin, à Versailles, par le train de midi vingt-cinq; il s'est entretenu avec de nombreux députés du résultat de son voyage et s'est occupé de recueillir l'opinion des préfets, des conseils généraux et des maires sur le mode de scrutin; on assure, dans les sphères officieuses, que la grande majorité s'est prononcée pour le scrutin d'arrondissement.

Le maréchal n'est pas attendu avant vendredi soir ou samedi matin.

Le duc Decazes, qui doit se rendre à Vichy pour 15 jours ou trois semaines, a retardé son départ jusqu'à dimanche afin d'avoir le temps de s'entretenir avec le maréchal.

On croit que l'intérim du ministre des affaires étrangères sera confié à M. Léon Say.

### LES INONDATIONS

On lit dans l'Univers:  
Sous ce titre: *Souscription du Souverain Pontife*, nous lisons dans le *Messenger de Toulouse*:

Nous recevons de l'archevêché de Toulouse la communication suivante, que nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos lecteurs:

Mgr l'archevêque, cerné par les eaux à Montréjeau, est arrivé ce soir à Toulouse.

A peine arrivé dans la cour du palais archiepiscopal, Sa Grandeur a reçu un télégramme de Rome qui lui annonce l'envoi, par le Saint-Père, d'une somme de VINGT MILLE FRANCS destinée à venir au secours des victimes de l'inondation.

Comme le dit avec raison le journal toulousain, « un tel acte de charité de la part de l'auguste et vénéré Pie IX porte avec lui son commentaire ».

Il peut servir de réponse aux écrivains révolutionnaires qui ne manquent jamais de hurler contre le denier de Saint-Pierre, fruit spontané de la générosité des catholiques. Ils demandent volontiers à quoi sert ce budget volontairement fourni par l'amour, afin de remplacer le budget supprimé par la révolution. Il sert à Pie IX pour faire la charité.

D'après les informations de Versailles, le président de la république ayant résolu de visiter les localités inondées dans l'Ariège ne pourra pas être de re-

tour au Palais de la présidence avant samedi ou dimanche. Le maréchal arrivera à Paris le 1<sup>er</sup> juillet, à quatre heures de l'après-midi. Les mêmes informations constatent que le total des souscriptions versées, entre les mains de Mme la duchesse de Magenta atteint le chiffre de 200,000 francs. Des comités de souscription ont été formés d'ailleurs dans tous les départements et l'on ne doute pas que l'esprit de solidarité qui anime toutes les provinces de la France ne soit à la hauteur du devoir à remplir.

Un service funèbre pour les victimes de l'inondation a été célébré hier matin à 11 heures dans la chapelle du château de Versailles. La maréchale de MacMahon y assistait avec toute sa maison. M. le Duc d'Audiffert-Pasquier, Adrien de Kerdel, Baze, Martin des Pallières, Toupet des Vignes et Cazenove de Pradines représentaient le bureau de l'Assemblée. M. Dufaure, garde des sceaux, était présent, ainsi que l'amiral de Montaignac, qui était accompagné par ses aides de camp. On y remarquait en outre un certain nombre de députés.

Mgr l'évêque de Versailles a prononcé une courte allocution qui a vivement ému l'assistance.

Le lord-maire de Londres a fait annoncer qu'il recevra les souscriptions en faveur des inondés du Midi de la France. Le Conseil municipal de Londres doit discuter aujourd'hui le projet de souscrire 300 guinées pour les inondés de France. Les compagnies de chemins de fer anglaises expédieront gratuitement en France les dons en nature pour les inondés.

L'Echo de la Province continue à donner des détails navrants sur les dégâts causés par l'inondation de la Garonne. C'est en pénétrant jusqu'aux extrémités du faubourg Saint-Cyprien que l'on peut se rendre compte de toute l'étendue du désastre, sans cependant pouvoir calculer, même approximativement, le chiffre auquel s'élevaient les pertes. On n'ose pas compter les morts, tant ils sont nombreux, et on ne connaît certainement jamais la terrible liste. La moisson de la charité ne pourra certainement pas égaler la grandeur du désastre. Mais nous espérons (et chaque jour nous confirme la générosité de la France entière) qu'à défaut d'aïance et de confortables, les malheureux inondés pourront manger du pain.

Voici le récit que l'Echo de la Province publie de la visite faite par un de ses rédacteurs aux extrémités du quartier Saint-Cyprien:

« Nous avons continué hier, pendant l'après-midi, nos visites dans le faubourg Saint-Cyprien. Nous avons poussé jusqu'à l'extrémité de la Patte-d'Oie et de la Croix-de-Pierre. Le spectacle de ces ruines est plus navrant encore que celui des rues du côté du Pont. Du côté de la rue de Cugnax, notamment, il n'y a peut-être pas vingt maisons debout. Tout est écrasé, noyé, les jardins disparaissent sous une couche d'eau boueuse de cinquante centimètres. Des odeurs fétides se dégagent de ces marais ou surnagent des débris de meubles, de matelas, de végétaux à moitié pourris.

Les malheureux inondés enlèvent la vase de leurs maisons et l'entassent sur le seuil; il y en a deux mètres de haut. Ils font ensuite sécher leurs hardes à moitié déchirées et couvertes d'une boue noire. Les travailleurs sont presque aussi sales que leurs mai-

sons, et au milieu de ces landes, couvertes de débris — car ces quartiers ont été convertis en véritables landes. — on croirait assister à une scène de l'enfer.

Nous sommes entrés ensuite dans le cimetière de Saint-Cyprien, autrement dit de *Royas*: c'est épouvantable! A chaque pas la terre s'est tassée, il y a un effondrement plein d'eau; les arceaux de bois qui marquaient la place des pauvres sont emportés; les cyprès sont couchés ou brisés par les courants. Les grands caveaux sont démolis et pleins d'eau; les bières surnagent comme des bateaux. Il y en a d'autres, éparées dans le jardin; nous en avons vu une qui se dressait toute droite, les pieds en haut, à moitié sortie de sa tombe demeure: jusqu'aux morts qui ont été troublés dans leur dernier sommeil!

Une pierre énorme, d'au moins cinquante centimètres de circonférence, a brisé quatre ou cinq cyprès, a renversé deux ou trois grands caveaux et a été arrêtée en travers, sans la déplacer seulement, contre une petite croix de pierre mince comme un fil.

Un petit chariot à bras, à moitié envasé et sur lequel est attaché un sac, se promène sur un tombeau. Une armoire gigantesque a été s'adosser contre un autre tombeau et semble placée à l'exprès. Derrière une tombe, s'épanouit pleine de fraîcheur une petite plante sur le bord d'un énorme trou.

Marchons toujours, traversons d'énormes murs de clôture en maçonnerie renversés sur une longueur de 7, 8 et jusqu'à 20 mètres; une grande maison se dresse brisée par le milieu comme celle de M. de Groc, sur l'allée de Garonne, que le génie et l'artillerie travaillent à faire tomber avec de la dynamite. Plusieurs pèrards éclatent sans résultat et ne font crouer qu'un large pan de cette vaste façade; on espère cependant la renverser avant la nuit.

A un troisième étage une cheminée est restée debout toute garnie, le foyer s'est effondré, sur le rebord supérieur; à côté de la pendule, un chat se pourlèche tranquillement.

ailleurs, une cage est restée accrochée sous un toit, au ras du mur écroulé; un oiseau gazouille encore dedans et saute en piaillant d'un barreau à l'autre.

A l'entrée de la rue des Teinturiers, dans la manufacture de M. Châlons, tout à fait au haut du mur intérieur, au-dessus d'un immense tas de décombres, est fixée encore une grande toile peinte représentant la Vierge-Mère avec le cadavre sanglant de son fils Jésus-Christ sur ses genoux après la descente de croix.

Cette image semble placée là par un hasard miraculeux pour dominer cette scène d'horreur qui règne aux alentours et montrer aux hommes que le Fils de Dieu lui-même souffrit les plus horribles tourments et mourut pour nous sur la croix!...

Plus loin, dans la même rue, un ouvrier cherche des harnais à l'endroit même d'où on a retiré quarante-deux cadavres. Le propriétaire de la maison voisine nous fait remarquer que des quatre maisons environnantes, la seule qui est horriblement écrasée est celle où tous les malheureux voisins avaient cherché un refuge.

Une pauvre intolérable s'exhale de ce quartier où étaient tant de chiffonniers. Les ballots de vieux chiffons gisent par centaines dans la rue, ruisselants encore d'une eau fétide. On a été obligé d'y

verser plusieurs tonneaux de chlore et d'autres désinfectants.

L'allée de Garonne est pavée d'une façon indécible. Les tuyaux de conduite des nouvelles Châpans d'eau s'écroulent par intervalles en entraînant à eux.

La place du Kéroul n'est qu'un tas de décombres où quelques débris de meubles, de chaises, qui habitent au-dessus, se sont échoués. Plus loin n'existe plus et est remplacé par une masse de décombres.

A chaque instant les fourgons d'artillerie emportent de nombreux caissons de chevaux. Les voitures des ambulances emportent dans des bières les morts que l'on retrouve.

L'armée travaille partout avec une énergie qui ne se dément point. Les soldats disparaissent dans les caves ou grimpent aux faltes des maisons pour arracher à l'éboulement inévitable qui se produirait bientôt les débris des poutres mobiliers qui constituent tout l'avoir d'une foule d'inondés. On les voyait mercredi nager dans l'eau jusqu'au cou pour sauver des vieillards et des femmes; on les voit aujourd'hui travailler dans la boue fétide jusqu'aux reins, pour sauver les épaves de ce grand naufrage. Le spectacle de ces démantèlements et de ces fouilles est presque aussi désolant que la vue du faubourg inondé.

Au nombre des épisodes les plus affreux, le Progrès libéral cite celui-ci: « Dans la rue Réclusienne, deux personnes se trouvaient cernées par les eaux et la maison menaçait ruine. En vain elles cherchent un abri; rien ne se présente. La façade se détache et tombe avec fracas, les planchers fort heureusement se maintiennent.

« Pas d'issue pour fuir et le gouffre est là, béant. Ils crient: Au secours! au secours! mais cet appel n'est attendu de personne, et le sémis-il qu'il serait en pure perte. Le vertige les prend. Ils vont se précipiter d'eux-mêmes dans la rue quand les planchers font un mouvement et s'effondrent. Le mari est englouti. La femme a pu s'accrocher à un pan de bois; l'instinct de la conservation lui donne des forces. Elle pose des eris perçants, ne veut pas mourir, se cramponne avec rage mais le pan de bois cède à son tour et elle est précipitée dans le gouffre.

« Un voisin terrifié assistait de sa fenêtre à cette scène déchirante. »

Le Journal de Lot-et-Garonne raconte en ces termes une scène des plus émouvantes qui s'est passée jeudi dans l'après-midi sur le boulevard de la gare à Agen:

« Vers deux heures, au moment où la crue surprenait violemment ce quartier, un militaire du 9<sup>e</sup> de ligne, qui était le propriétaire du bazar de Dijon à déménager, voulait traverser le côté de la route où se trouvait une partie de son régiment, pour se préserver; mais le courant était devenu tellement rapide qu'il fut entraîné et s'accrocha à un arbre de l'avenue.

« Aussitôt des gendarmes, des soldats et d'autres personnes présentes coururent chercher une barque pour voler au secours de ce malheureux. Vains efforts. Impossible d'avancer. Le commandant de gendarmerie Massol et le capitaine Devosse démontrèrent l'exemple en se précipitant à cheval à travers les flots; mais ils faillirent être victimes de leur courage, car le courant commençait à entraîner leurs chevaux, qui n'ont pu

l'amené rapidement dans la grotte. A sa suite, les chevaux escaladèrent les roches. Alors l'enfant, tirant la corde de Belle, l'amena dans la caverne la plus reculée sur laquelle s'étendait une litière fraîche. La chèvre s'y coucha en rond sans s'étonner, sans crier: ses chevaux étant à ses côtés, la douce bête ne s'inquiétait plus. Un moment après, Patira déposa doucement près d'elle le fil de la marquise de Coëtquen: Hervé venait de trouver une nourrice.

Les cris de l'enfant s'apaisèrent; les chevaux léchèrent doucement le nouveau-né qui, réchauffé sous les toisons soyeuses, s'endormit avec une vague sourire sur ses lèvres roses.

Assis à quelque distance, les coudes sur ses genoux, le menton dans sa main, Patira regardait et pleurait de joie et d'orgueil.

Il avait donc accompli quelque chose d'utile, ce Paris, ce méprisé! Une femme lui devait le repos, un enfant lui devait la vie!

Après quelques instants donnés à un intime bonheur, le propriétaire d'Hervé s'occupa de l'aménagement de la grotte.

Fileuse entra dans l'étable, prit les chevaux dans son tablier, et les posant à terre:

— Il faut bien que tu les prennes aussi, dit-elle.

— Merci, Jeanne, répondit Patira; je vous les ramènerai quelque jour.

Une dernière fois il embrassa la vieille femme et s'enfonça dans le champ d'ajoncs.

— Si je le suivais, pensa la Fileuse, je saurais ce qu'il me cache.

Cette idée fut repoussée comme une tentation par la vieille femme.

— Il m'a dit qu'il s'agissait d'une bonne action, pensa-t-elle; je dois le croire, et puisse Dieu le bénir!

La cloche de Saint-Hélène tintait la messe: la Fileuse abaissa davantage sur son front son cône de toile bise, roula son chapelet autour de son bras et descendit par le sentier des genêts.

Pendant ce temps, Patira se hâta. Les chevaux gambadaient gaie-ment, effleurant la rosée sur les feuilles; la Belle marchait sans crainte et sans se faire prier.

De loin, Patira crut distinguer une plainte; il courut en avant, le cœur rempli d'inquiétude, et trouva Hervé, ses petits poings fermés, ses yeux à demi clos, pleurant et appelant à l'aide.

D'un bond, Patira rejoignit la chèvre

et l'amené rapidement dans la grotte. A sa suite, les chevaux escaladèrent les roches. Alors l'enfant, tirant la corde de Belle, l'amena dans la caverne la plus reculée sur laquelle s'étendait une litière fraîche. La chèvre s'y coucha en rond sans s'étonner, sans crier: ses chevaux étant à ses côtés, la douce bête ne s'inquiétait plus. Un moment après, Patira déposa doucement près d'elle le fil de la marquise de Coëtquen: Hervé venait de trouver une nourrice.

Les cris de l'enfant s'apaisèrent; les chevaux léchèrent doucement le nouveau-né qui, réchauffé sous les toisons soyeuses, s'endormit avec une vague sourire sur ses lèvres roses.

Assis à quelque distance, les coudes sur ses genoux, le menton dans sa main, Patira regardait et pleurait de joie et d'orgueil.

Il avait donc accompli quelque chose d'utile, ce Paris, ce méprisé! Une femme lui devait le repos, un enfant lui devait la vie!

Après quelques instants donnés à un intime bonheur, le propriétaire d'Hervé s'occupa de l'aménagement de la grotte.

Fileuse entra dans l'étable, prit les chevaux dans son tablier, et les posant à terre:

— Il faut bien que tu les prennes aussi, dit-elle.

— Merci, Jeanne, répondit Patira; je vous les ramènerai quelque jour.

Une dernière fois il embrassa la vieille femme et s'enfonça dans le champ d'ajoncs.

— Si je le suivais, pensa la Fileuse, je saurais ce qu'il me cache.

Cette idée fut repoussée comme une tentation par la vieille femme.

— Il m'a dit qu'il s'agissait d'une bonne action, pensa-t-elle; je dois le croire, et puisse Dieu le bénir!

La cloche de Saint-Hélène tintait la messe: la Fileuse abaissa davantage sur son front son cône de toile bise, roula son chapelet autour de son bras et descendit par le sentier des genêts.

Pendant ce temps, Patira se hâta. Les chevaux gambadaient gaie-ment, effleurant la rosée sur les feuilles; la Belle marchait sans crainte et sans se faire prier.

De loin, Patira crut distinguer une plainte; il courut en avant, le cœur rempli d'inquiétude, et trouva Hervé, ses petits poings fermés, ses yeux à demi clos, pleurant et appelant à l'aide.

D'un bond, Patira rejoignit la chèvre

et l'amené rapidement dans la grotte. A sa suite, les chevaux escaladèrent les roches. Alors l'enfant, tirant la corde de Belle, l'amena dans la caverne la plus reculée sur laquelle s'étendait une litière fraîche. La chèvre s'y coucha en rond sans s'étonner, sans crier: ses chevaux étant à ses côtés, la douce bête ne s'inquiétait plus. Un moment après, Patira déposa doucement près d'elle le fil de la marquise de Coëtquen: Hervé venait de trouver une nourrice.

Les cris de l'enfant s'apaisèrent; les chevaux léchèrent doucement le nouveau-né qui, réchauffé sous les toisons soyeuses, s'endormit avec une vague sourire sur ses lèvres roses.

Assis à quelque distance, les coudes sur ses genoux, le menton dans sa main, Patira regardait et pleurait de joie et d'orgueil.

Il avait donc accompli quelque chose d'utile, ce Paris, ce méprisé! Une femme lui devait le repos, un enfant lui devait la vie!

Après quelques instants donnés à un intime bonheur, le propriétaire d'Hervé s'occupa de l'aménagement de la grotte.

Faciliteon du Journal de Roubaix  
du 2 JUILLET 1875.

## PATIRA

PAR  
RAOUL DE NAVERY

### XVI. LA GROTTE AUX POULPIQUETS. (Suite).

L'apprenti laissa la vieille femme froter ses bras et ses mains avec un onguent dont il appréciait l'efficacité, puis il s'éprit avec plus de crainte et de douceur:

— Il faudrait me rendre un service, Jeanne.

— Quel, mon petit gars?

— Me ceder une de vos chèvres.

— Te ceder une de mes chèvres!

Sais-tu ce que tu demandes-là?

— Un grand sacrifice, je le sais.

— Et qu'en ferais-tu, de ma chèvre?

— Je l'emmenerais... Mais, soyez tranquille, j'en aurais grand soin, la mère.

Patira fouilla dans sa poitrine, en tira un sachet suspendu à une grosse ficelle et, ouvrant le sachet, il y prit les deux têtes qui lui avait données la marquise de Coëtquen.

— Votre chèvre vaut sans doute da-

vantage, faites-moi crédit pour le reste... J'ai prévenu le maître que je voulais être payé comme un compagnon.

— Comment! comment! Mais je n'y comprends plus rien!... Patira parlant à Jean l'Enclume comme un homme, exigeant un salaire!... Tu as fait cela?

— Je l'ai fait, mère Jeanne.

— Mais qui t'a donné cette hardiesse?

— Un serment fait à quelqu'un.

La Fileuse regardait l'enfant avec un étonnement croissant.

— Je ne comprends plus, dit-elle, je ne comprends plus!

— Vous n'avez pas besoin de comprendre pour m'aider, la Jeanne... Il s'agit d'une bonne œuvre, il s'agit de se dévouer, et vous qui avez fait le bien toute votre vie, vous m'aidez à vous imiter... Je suis faible, méprisé, on m'a battu comme la flamme et foulé comme un ver; je me relève, grand en une seule nuit, digne peut-être que l'on s'intéresse à moi... je n'ai jamais commis le mal, et je dois donner confiance dans ma parole.

— Ovi, tu donnes confiance, je ne sais pourquoi, Patira... Tes yeux bleus sont purs comme un coin du ciel et tu dis des paroles que je ne m'attendais guère à trouver sur tes lèvres.

Mais tu me demandes trop, mon

gars... Une chèvre, une de mes chèvres... mais elles me connaissent, elles m'aiment, elles sont mes amies; leur langage n'est pas étranger... Blanchette me suit comme un chien, la Noire vient me demander du sel et la cherche jusqu'au fond des grandes poches de mon devantier; la Belle a deux chevreaux qui bêlent en me regardant...

« Je ne puis pas, non, je ne puis pas céder à ta demande. »

— Fixez un prix, Jeanne, je le paierai lentement... s'il faut une année de labeur chez Jean l'Enclume, je le paierai une année; mais les chevreaux sont grands, et c'est Belle que je souhaite amener.

— Et pourquoi Belle plutôt qu'une autre?

— Ça, c'est mon secret, la Jeanne, le secret d'un pauvre enfant qui ne peut ni ne veut trahir... Je ne sais pas jurer et faire des serments comme les hommes, par la croix dressée le long du chemin, par l'image de la jeune mère berçant un enfant dans ses bras, je vous en supplie, donnez-moi Belle!

Les yeux de Patira s'emplissaient de larmes, ses mains se joignaient avec une expression de supplication ardente; tout son pauvre petit corps tremblait d'émotion et de crainte.

Jeanne saisit les deux écus et les tendit à Patira.

— Reprends-les, dit-elle.

— Vous ne voulez pas, vous ne voulez pas? dit l'enfant d'une voix désolée.

La vieille femme ouvrit la cloison de genêts, détacha la corde de Belle, puis elle plaça cette corde dans la main de l'enfant.

— Va, dit-elle, je te la donne.

Patira se précipita dans les bras de la vieille femme qui l'étreignit sur son cœur.

— Vous êtes bonne! vous êtes bonne! répétait-il, en sanglotant de joie.

Puis, dans sa hâte de regagner la grotte, l'apprenti de Jean tira doucement la corde de la chèvre. Celle-ci tourna la tête en arrière et se mit à bêler d'une façon plaintive; alors les chevreaux se levèrent sur leurs jambes grêles et leur cri répondit au cri de la mère.

Patira regarda Jeanne. Tous deux souffraient de séparer ces créatures auxquelles l'instinct tenait lieu d'intelligence.

Les chevreaux pleuraient, et la mère regardait toujours gémissante, ne sentant pas que Patira essayait de l'entraîner.

Après un moment d'hésitation, la

Fileuse entra dans l'étable, prit les chevaux dans son tablier, et les posant à terre:

— Il faut bien que tu les prennes aussi, dit-elle.

— Merci, Jeanne, répondit Patira; je vous les ramènerai quelque jour.

Une dernière fois il embrassa la vieille femme et s'enfonça dans le champ d'ajoncs.

— Si je le suivais, pensa la Fileuse, je saurais ce qu'il me cache.

Cette idée fut repoussée comme une tentation par la vieille femme.

— Il m'a dit qu'il s'agissait d'une bonne action, pensa-t-elle; je dois le croire, et puisse Dieu le bénir!

La cloche de Saint-Hélène tintait la messe: la Fileuse abaissa davantage sur son front son cône de toile bise, roula son chapelet autour de son bras et descendit par le sentier des genêts.

Pendant ce temps, Patira se hâta. Les chevaux gambadaient gaie-ment, effleurant la rosée sur les feuilles; la Belle marchait sans crainte et sans se faire prier.

De loin, Patira crut distinguer une plainte; il courut en avant, le cœur rempli d'inquiétude, et trouva Hervé, ses petits poings fermés, ses yeux à demi clos, pleurant et appelant à l'aide.

D'un bond, Patira rejoignit la chèvre

et l'amené rapidement dans la grotte. A sa suite, les chevaux escaladèrent les roches. Alors l'enfant, tirant la corde de Belle, l'amena dans la caverne la plus reculée sur laquelle s'étendait une litière fraîche. La chèvre s'y coucha en rond sans s'étonner, sans crier: ses chevaux étant à ses côtés, la douce bête ne s'inquiétait plus. Un moment après, Patira déposa doucement près d'elle le fil de la marquise de Coëtquen: Hervé venait de trouver une nourrice.

Les cris de l'enfant s'apaisèrent; les chevaux léchèrent doucement le nouveau-né qui, réchauffé sous les toisons soyeuses, s'endormit avec une vague sourire sur ses lèvres roses.

Assis à quelque distance, les coudes sur ses genoux, le menton dans sa main, Patira regardait et pleurait de joie et d'orgueil.

Il avait donc accompli quelque chose d'utile, ce Paris, ce méprisé! Une femme lui devait le repos, un enfant lui devait la vie!

Après quelques instants donnés à un intime bonheur, le propriétaire d'Hervé s'occupa de l'aménagement de la grotte.